Ami du Clergé du 18 décembre 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Fête de l'Epiphanie. — Le symbolisme des présents, 413.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — **XXI.** Le sacrement du témoignage, 414.
Conférences sur la vie chrétienne. — **XIV.** La vie chrétienne d'après S. Paul, 416.

EPIPHANIE

LE SYMBOLISME DES PRÉSENTS

Mes frères,

Merveilleuse fête que l'Epiphanie. Comme Noël, elle a laissé dans nos habitudes chrétiennes de bien jolies traditions... Mais c'est le danger de notre société, en partie déchristianisée, de ne retenir de ces fêtes, d'abord religieuses, que le côté pittoresque et réjouissant. Pour beaucoup, Noël c'est le réveillon ou la fête de famille, de même pour beaucoup l'Epiphanie n'est plus que le tirage de la fève et de la joyeuse soirée en l'honneur du roi et de la reine du jour. Heureux encore quand ces réjouissances ne dégénèrent pas en une sorte de profanation de ces saints anniversaires!

Pour vous, chrétiens, vous voudrez aussi et d'abord que l'Epiphanie se répète spirituellement dans votre vie, qu'elle renouvelle pour vous la grâce faite aux Mages, qu'elle soit ce que signifie son nom, la « manifestation du Seigneur », du Seigneur notre Roi, vrai Dieu et vrai Homme.

Pour nous aider à le faire, il suffira de nous arrêter au symbolisme classique des trois présents des Mages : l'or, l'encens et la myrrhe. Les Mages, en apportant ces présents, n'y songèrent sans doute pas et voulurent simplement offrir, en hommage à celui qu'ils venaient visiter de si loin, ce que leur pays possédait de plus précieux. Mais la Providence qui les mit en mouvement vers Bethléem et décida leur geste d'adoration et d'offrande a bien pu inspirer au choix de leurs présents ce sens figuratif pour notre instruction.

L'or doit nous manifester que cet enfant est **notre roi ; l'encens** qu'il est **notre Dieu ; la myrrhe** qu'il est **notre Sauveur.**

I. — *Symbolisme de l'or : Jésus Roi*

L'or était, comme aujourd'hui, la richesse solide et sûre de ce monde.

En fait, l'Arabie dont venaient probablement ces Mages ne possédait point de mines d'or. Mais elle possédait, et presque en exclusivité, ces deux autres produits que les célèbres visiteurs vont offrir à Jésus : l'encens et la myrrhe et, en tout cas, elle en avait l'entrepôt et le monopole, comme en témoigne Pline l'Ancien **(Hist. Nat.,** XII, 30-35). Cela suffit à expliquer que ce lucratif commerce de l'encens et de la myrrhe l'ait enrichie au point que l'or y était très abondant. Ne nous étonnons pas que ces Mages peuvent ainsi apporter à Bethléem de pleines cassettes d'or, de véritables trésors : **apertis thesauris suis.**

Et qu'ils en aient eu ou non l'intention, ce présent reconnaissait la souveraine royauté de cet enfant devant qui ils se prosternaient. Les quelques rois qui survivent encore aujourd'hui à l'évolution des régimes se sont beaucoup démocratisés dans leur train de vie. Il n'en reste pas moins que l'on peut toujours parler de richesses royales.

Et c'est bien un roi, et même le roi par excellence, le Roi des Juifs devant lequel toutes les nations s'inclineront, que les Mages ont reconnu, à la mystérieuse étoile apparue dans le ciel de leur pays : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer » (Mat., II, 2). C'est bien un roi, le roi qui doit libérer Israël, étendre partout son pouvoir, renverser, pense-t-il, l'empire romain dont il est le mandant que redoute cet Hérode qui se trouble, interroge les princes des prêtres annonce faussement aux Mages qu'il veut lui aussi l'adorer, alors que son intention est de le supprimer, comme le manifestera trop cruellement le massacre des Innocents. C'est bien un roi, le roi supranational, le roi universel, que reconnaissent dans l'enfant de Bethléem ces Mages qui se prosternent et l'adorent.

En cette fête, comme en celle du Christ-Roi, nous aussi reconnaissons en cet enfant, sans palais ni cour royale, le roi du ciel et de la terre. « Jésus, mon petit roi » ! Saluons en lui le roi de nos cœurs. Et si nous n'avons pas à lui offrir les trésors des Mages, présentons-lui du moins en hommage — ce qui est, du reste, plus précieux — les richesses de notre cœur dont l'or n'était que le symbole : pauvre Jésus, disait le Père Doyle, il est riche de tout, excepté de ce qu'il désire : notre cœur.

II. — *Symbolisme de l'encens : Jésus, Fils de Dieu*

Dans la prostration des Mages, il y a plus que respect et vénération devant une royauté humaine. C'est la pensée commune de la tradition que ces augustes visiteurs reçurent, en récompense le don de la foi ; que leur fut révélée intérieurement, et peut-être extérieurement par Marie sur la présentation qu'elle leur fit de son enfant, **invenerunt puerum cum Maria matre ejus,** la divinité de Jésus ; que leur prostration fut vraiment adoration, celle qu'on ne rend qu'à Dieu. Les Juifs demandaient un signe dans le ciel pour croire à la mission et à la divinité de Jésus, et eux, ils avaient vu ce signe dans le ciel, l'étoile mystérieuse qui les avait guidés.

S'ils lui offrent de l'encens, cela laisse soupçonner qu'ils honorent en lui plus qu'un roi, mais Dieu lui-même. Chez presque tous les peuples, on réservait de brûler l'encens en l'honneur de la divinité. A l'exception du « sacrifice pour le péché », les Juifs faisaient dans tous leurs sacrifices une oblation d'encens, et même ils en brûlaient deux fois le jour sur l'autel des parfums.

Encore aujourd'hui, dans notre culte catholique, c'est en l'honneur de Dieu, présent dans l'Eucharistie, que s'élève la fumée de l'encens. On encense aussi les ministres de l'autel, le peuple chrétien, et même les objets sur lesquels on appelle la bénédiction de Dieu : les Cendres du carême, le buis du dimanche des Rameaux, les anneaux de mariage. Mais c'est en raison de leur relation avec Dieu et c'est devant Notre-Seigneur d'abord aux messes solennelles, aux bénédictions du St-Sacrement, aux processions de la Fête-Dieu que les prêtres ou les enfants de chœur agitent leurs encensoirs.

Ainsi, ce deuxième présent des Mages nous invite à réfléchir devant la crèche que l'enfant de Marie, si semblable en apparence à tous les en-

fants des hommes, est aussi le Fils de Dieu. S'il vient à nous sous les traits d'un tout petit enfant, c'est pour se faire plus abordable, plus familier, davantage à notre portée. Mais il ne faut pas que cette condescendance divine diminue en rien nos sentiments de foi, de respect, d'adoration pour cet enfant qui est notre Dieu.

A l'exemple des Mages — et à l'exemple d'abord de la T. S. Vierge qui fut leur introductrice et que nos crèches nous représentent à genoux — il faut lui dire humblement par notre prostration, malgré ses dehors de faiblesse, de souffrance, de pauvreté, notre foi et nos adorations.

III. — *Symbolisme de la myrrhe : Jésus Sauveur*

La myrrhe n'est pas moins suggestive pour notre foi et notre piété. Elle nous rappelle que ce Jésus, notre Roi et notre Dieu, est aussi notre Sauveur. C'est la Rédemption qui le sacre notre roi.

Les Anciens se servaient de la myrrhe pour embaumer le corps de leurs morts. Hérodote (II, 86) dit que le corps était rempli de myrrhe concassée, de cannelle et d'autres parfums, dont l'encens seul était exclu, ajoute-t-il, sans doute parce que réservé à la divinité. Les Juifs eux-mêmes saupoudraient de myrrhe les cadavres.

Aussi la tradition a-t-elle vu dans ce présent la reconnaissance par les Mages, de l'humanité et de la mort de N.-S. pour le salut du monde. Quand, six jours avant la dernière Pâque, Marie de Béthanie, sœur de Lazare, répandit sur les pieds du Sauveur une livre d'un parfum de nard pur, Jésus répondit à Judas qui s'indignait de pareille prodigalité : « Laisse-là, elle a gardé ce parfum pour ma sépulture », c.-à-d. elle a aujourd'hui embaumé mon corps par anticipation (Jo., XII, 1-8). N'avons-nous pas là comme une interprétation aussi, dans la pensée de Dieu, du geste accompli par les Mages lors de leur visite à Bethléem ?

Ce qui nous frappe, surtout à la vue du Jésus de la crèche, ce qui nous touche et nous attire, c'est le charme et la grâce de ce Dieu fait tout petit enfant pour nous : **apparuit benegnitas Salvatoris nostri.** Nous en oublions ce que ce mystère représente d'humilité, de misère, de souffrance.

Il faut que l'offrande de la myrrhe par les Mages nous rappelle à ces réalités profondes, essentielles. Dieu se fait homme. Pourquoi ? — Afin de pouvoir souffrir et mourir pour nous. Fils de Dieu il est à l'abri de la souffrance et de la mort. Afin de pouvoir s'offrir à cette souffrance et à cette mort il a pris ce corps de la Vierge Marie, sa Mère.

Ce Dieu fait homme naît petit enfant. Pourquoi ? — Afin qu'apparaisse bien à nos yeux qu'il est vraiment de notre race. Venu en ce monde à l'âge adulte et parfait comme Adam, tout prêt d'accomplir sa mission, il nous eût semblé étranger. Mais né de la femme comme nous, ayant traversé comme nous les âges de l'homme, ayant vécu parmi nous, nous ne pourrons pas douter de son humanité véritable.

Ce Dieu naît petit enfant pauvre, dans le dénuement, déjà guetté par la persécution. Pourquoi ? — Afin de commencer déjà sa vie rédemptrice. Il vient pour sauver et pour sauver par la souffrance. Et c'est toute sa vie qui sera marquée du signe de la croix.

* *

L'Epiphanie, c'est la manifestation du Seigneur. Sa manifestation aux Mages et en leurs personnes aux païens qui n'ont pas vécu à la lumière de la révélation. Mais c'est aussi pour les chrétiens qui ont à cœur non seulement de commémorer les mystères de Jésus, mais de les revivre spirituellement, une manifestation du Seigneur encore plus évidente que par le passé, par laquelle s'avive leur foi au mystère du Christ, Fils de Dieu fait homme pour nous sauver et régner sur nous.

Ainsi enseignaient nos Pères dans la foi. Les Mages « offrent de la myrrhe à celui qui doit mourir, disait S. Irénée (Her., III, 10), de l'or à celui dont le règne ne finit point, de l'encens au Dieu des Juifs qui se manifeste maintenant aux Gentils ». Ainsi instruirons-nous notre foi et aviverons-nous notre amour, en nous rappelant le sens symbolique providentiel de ces riches présents qu'ils déposent aux pieds de Jésus enfant.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXI

LE SACREMENT DU TÉMOIGNAGE

Autant sinon plus que jamais, le Christ est aujourd'hui le « signe de contradiction » (Luc, II, 34). Méconnu, il est l'objet de la haine aveugle des uns, de l'indifférence ou de la défiance des autres ; et pourtant il est le seul sauveur, auquel aspire le monde moderne, avide de justice et de liberté, de fraternité et de paix. Aussi est-il nécessaire que partout et dans tous les milieux, de travail et de vie, se lèvent des témoins qui parlent en sa faveur.

I

Il est un sacrement qui précisément a pour but de nous consacrer (il imprime, en effet, un *caractère)* au service du Christ à cet effet : la *Confirmation*. Annonçant la prochaine venue du St-Esprit à ses apôtres Jésus leur dit : « Vous recevrez la force du St-Esprit qui descendra sur vous et vous serez mes témoins » (Actes, I, 8). Où il apparaît bien, et d'ailleurs les événements l'ont montré et confirmé, que le St-Esprit devait permettre aux apôtres, éclairés et fortifiés, d'être à travers le monde païen les témoins du Christ.

Rappelons - nous les faits. Dans le monde d'alors, un petit peuple, les Juifs, avait été choisi de Dieu, héritier de la promesse d'un Sauveur, conservateur (non sans mal) du culte du vrai Dieu, et attendant le Messie ; mais un Messie à leur idée, roi temporel et glorieux, en sorte que le Christ venu chez eux, ils ne l'ont pas reçu. Aussi les apôtres devaient-ils assez vite, se tourner du côté du monde païen, et se soucier de porter l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre. Leur prédication, qui avait été un scandale pour les Juifs, apparaissait aux infidèles comme une folie. Il s'agissait par le témoignage, de montrer comment cette religion nouvelle « en esprit et en vérité » (Jo., IV, 23) l'emportait sur la religion formaliste et extérieure, et était capable de transformer lentement les âmes, les mœurs, les institutions.

Il s'agissait, dans un monde partagé entre jouisseurs et esclaves de faire entendre l'éga-

lité des droits de la personne humaine ; dans un monde divisé par la domination et la révolte de prêcher et d'établir la fraternité ; dans un monde pourri de restaurer la dignité et la morale. A ce travail, on sait comment les apôtres se sont consacrés, comment ils s'y sont usés. Le récit de S. Luc, tout en nous rapportant de beaux traits sur l'union des premiers chrétiens, nous laisse voir aussi quelques ombres auprès de ces clartés ; et à travers les épîtres de S. Paul il est aisé de voir que, l'apôtre parti, les instincts et les vieilles habitudes se réveillaient qui troublaient plus ou mions la communauté.

On sait donc que ce témoignage n'a pas été de tout repos : menaces de mort, prison, bastonnade, vexations, rien ne leur a été épargné ; il faut lire ce passage de l'épître aux Corinthiens (II, XI, 25-33) où S. Paul raconte les peines et tribulations qu'il a rencontrées au service du Christ. « Lumière du monde » selon la prescription de leur Maître, ils ont souvent éprouvé combien Jésus disait vrai, quand il parlait des « hommes qui ont mieux aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (Jo., III, 19). Finalement, ils ont payé de leur vie leur audace, mais du même coup, ils ont scellé de leur sang leur témoignage ; le monde a dû se rendre compte qu'ils y croyaient vraiment !

Sous bien des aspects, notre monde moderne rappelle celui des apôtres ; paganisé, il l'est malgré une façade de vie religieuse qui habituellement n'informe pas sa vie des chrétiens, de beaucoup du moins ; leur religion ressemblant à leurs habits du dimanche qu'ils endossent pour la messe dominicale et qui dorment dans l'armoire le reste de la semaine.

Parfois même, cette portion de « pratiquants » est bien amenuisée ; les autres sont devenus païens dans toute leur vie, où Dieu n'a plus de place: lois, institutions, travail, écoles, loisirs, affaires, etc. sont vides de toute préoccupation religieuse ; on respire par toute l'activité humaine une atmosphère païenne qui intoxique inconsciemment même les meilleurs.

Ajoutons à cela des pharisiens, c.-à-d. des catholiques drapés dans leurs convictions et leurs habitudes, sclérosés dans leurs routines, esclaves de leurs traditions, prisonniers de leur égoïsme ou de leurs affaires et qui font du témoignage à l'envers en ce sens qu'ils font mal voir la religion.

A nouveau il faut des témoins. C'est-à-dire? Des chrétiens authentiques, des vrais, dont la foi éclairée, solide, passe dans les actes et dans toute leur vie, en sorte que les autres « en voyant leurs œuvres bonnes glorifient le Père » (Mat., V, 16). A ces témoins, trois choses sont demandées. D'abord qu'ils aient des *convictions* nettes, claires et pratiques ; d'où le retour nécessaire aux sources, c.-à-d. une étude hardie et virile de l'Evangile, pas un évangile édulcoré, accommodé aux mœurs, aux tempéraments, à la mode, mais l'Evangile du Christ avec ses clartés fulgurantes et ses exigences transformatrices.

A ces témoins, on demande ensuite des *actes* qui soient inspirés par leurs convictions ; beaucoup de nos chrétiens dits « bons » se contentent, au vrai, d'être un peu moins mal que les autres ; en réalité, on dirait plutôt qu'ils suivent à distance, avec sourdine et mesure, ceux qui vont vers leur plaisir et vers le mal ; mais ce ne sont pas à coup sûr les pionniers qui partent en tête, bravant risques et périls, à travers un pays inconnu et dangereux, traçant le chemin dans la brousse où d'autres pourront s'engager à leur suite. Or ce sont ces pionniers dont notre monde a besoin ; car il s'agit, ni plus ni moins, de tracer et d'ouvrir une route, à travers les misères et les maquis de nos vieilles habitudes, vers un monde nouveau, fraternel et chrétien.

Enfin on demandera à ces témoins d'être *logiques avec eux-mêmes ;* de n'avoir pas dans leur vie, de chambre secrète interdite à leurs convictions ; d'être chrétiens en tout et partout. Une loyauté absolue, une droiture sans faille leur vaudra l'estime et la confiance de beaucoup sinon de tous ; et cette estime et cette confiance dépassant leurs personnes ira tôt ou tard aux principes, à l'esprit, à la foi qui animent leur vie.

C'est ainsi qu'ils seront vraiment et efficament des témoins du Christ.

II

C'est beaucoup demander, allez-vous dire, et cela dépasse les forces humaines. Il se pourrait bien, en effet, qu'une semblable tâche ne soit pas à la taille de l'homme, je veux dire de l'homme laissé à ses seules forces. Mais le Christ savait bien ce qu'il demandait quand il disait : « Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi » (Mat., X, 37). « Si ton œil est pour toi cause de péché, arrache-le jette-le loin de toi » (Mat., V, 29). « Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui l'emportent » (Mat., XI, 12). « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive » (Mat., XVI, 24). Aussi Jésus a-t-il institué des sacrements qui nous transforment et nous élèvent, et font passer dans nos âmes lumière, force et vie.

Et la Confirmation a précisément pour but et pour effet de faire de nous des témoins du Christ. Dans ce sacrement deux choses sont à considérer : le caractère et la grâce.

Parlons d'abord du *caractère.* — On sait qu'il est un privilège appartenant à trois sacrements, et qu'il est ineffaçable ; ce qu'on sait moins c'est qu'il est une consécration. Ainsi le confirmé est marqué du signe de la croix, il est dument mandaté pour parler — il aura à le faire quelquefois — et pour agir plus encore en qualité de chrétien. Qu'il sache bien qu'il appartient de ce fait, et comme un soldat, à l'armée du Christ qui est l'Eglise;

qu'il se considère comme revêtu d'un mandat, d'une mission spéciale, et qu'ayant Dieu avec lui, il est validement et juridiquement appelé à témoigner en faveur du Christ. Comme le soldat qui a quitté sa famille pour aller au service de la patrie, le confirmé ne s'appartient plus ; il est engagé, il est en service commandé ; il sera ou bien un bon soldat ou bien un déserteur, pour lui pas de milieu ; c'est bien le cas de redire le mot de Jésus : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi » (Mat., XII, 30).

Il va sans dire que, pour le confirmé, cette mission s'accompagne de toutes les grâces nécessaires à sa réalisation ; Dieu n'a pas coutume de faire les choses à moitié, et ici c'est le St-Esprit lui-même qui est donné au confirmand, le St-Esprit qui est à la fois, nous le savons, lumière, force et amour, dans et par la surabondance de ses dons.

Ceux-ci, précisément donnés par ce sacrement, viennent parfaire l'œuvre du baptême. Déjà par ce premier sacrement, nous étions devenus les temples du St-Esprit. Mais les dons ajoutent quelque chose à la grâce et aux vertus ; ils ajoutent normalement, si l'âme n'y met pas obstacle, cette souplesse, cette docilité, qui rendront plus facile l'accord de notre volonté avec celle de Dieu, plus efficace l'exercice des vertus, plus riche l'épanouissement de la vie surnaturelle.

Bien sûr, les dons ne suppléeront pas à notre paresse ou à notre inertie ; ils ne feront pas tout sans nous ; aussi bien, d'ailleurs, ils seraient pour ainsi dire aussi inutiles au paresseux que des jambes à quelqu'un qui ne marcherait jamais. Par contre, si, comme le Christ nous l'a prescrit, nous allons de l'avant, nous sentirons l'aide des dons du St-Esprit ; à tel carrefour d'une épreuve, d'un découragement, d'une tentation, d'une crainte, d'un doute ou incertitude, nous nous sentirons consolés, fortifiés, défendus, soulevés, rassurés ; et ayant doublé ce cap difficile, nous poursuivrons notre route de plus en plus claire et droite.

Croyez-moi, Dieu a pris soin de nous armer pour ce témoignage qu'il attend de nous. Et rassurez-vous si vous aviez jusqu'ici mal compris ou insuffisamment apprécié la grâce de votre confirmation ; car le caractère imprimé dans votre âme demeure à tout jamais en vous comme un appel et une exigence de grâce, exigence qui retrouve toute son efficacité dès que vous y prêtez attention. C'est ainsi que S. Paul disait à S. Timothée, évêque ordonné par lui, de « ressusciter la grâce qui était en lui par l'imposition des mains » (II Tim., I, 6).

* *

Croyons que nos frères incroyants, ou appartenant à d'autres religions, attendent de nous ce témoignage ; et il est pénible de penser que notre conduite insuffisamment chrétienne puisse les retenir de franchir le seuil de l'Eglise. « Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres », dit-on souvent; même si cette boutade n'est pas entièrement pensée, même si elle sert parfois de mauvais prétexte, elle comporte une part de vrai ; elle nous invite à revoir notre catéchisme et à vivre davantage la grâce de notre Confirmation.

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

XIV

LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS SAINT PAUL

Dès qu'on quitte l'Evangile pour ouvrir les épîtres de S. Paul, on est frappé du changement d'atmosphère. Ce n'est plus la divine simplicité du Maître, c'est une pensée torrentueuse qui fait des efforts surhumains pour tâcher de saisir et d'exprimer la nouveauté du christianisme. Alors que, selon l'expression de Bossuet, Jésus n' « est pas étonné » des secrets de Dieu dont il est plein, mais qu' « il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire », S. Paul, lui, est le théologien de ces secrets. Non que son interprétation ait le caractère d'un docteur privé et faillible : il est inspiré de Dieu ; mais il a sa manière à lui d'envisager la révélation et la vie chrétienne, et cette manière diffère de celle du Sauveur.

Comment cela ? Disons avec le P. Prat que « l'évangile de Paul est moins une thèse particulière que l'ensemble de la doctrine évangélique contemplée sous un certain angle et présentée sous un jour spécial » [1]. Et quel quel est le point de vue où se met l'Apôtre. « Une première exploration à vol d'oiseau dans ce champ immense suffit à nous convaincre que le centre en est le Christ. Tout converge de ce côté : tout part de là et tout y ramène. Le Christ est le principe, le milieu et le terme de tout. Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre surnaturel, tout est en lui, tout est par lui, tout est pour lui » (p. 14).

Notre travail d'exposition est donc relativement facile : pour saisir les grandes lignes de la vie chrétienne d'après S. Paul, il nous suffit de mettre d'abord en relief l'action de Jésus et de son Esprit, puis de montrer comment la doctrine évangélique de mort et de vie est transfigurée sous cette action.

I. — *Dans le Christ Jésus*

Quelques années après la mort de Jésus, très probablement en 36, Paul, alors appelé Saul, voyageait de Jérusalem à Damas pour aller persécuter les chrétiens. Près d'arriver, « tout-à-coup une lumière venant du ciel resplendit autour de lui ». Il tomba var terre et entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur dit : « Je suis Jésus que tu persécutes... Lève-toi et entre dans la ville : là on te dira ce

[1] *La Théologie de saint Paul*, t. II, 22e éd., p. 11.

tu dois faire » (Actes, IX, 3-7). Il se releva aveugle ; on le conduisit à Damas, où un disciple du Christ le guérit miraculeusement de sa cécité en lui conférant le Saint-Esprit. Puis il reçut le baptême.

« L'apparition de Damas a exercé sur la théologie de S. Paul une influence multiple »[2]. Ce passage instantané de l'hostilité persécutrice à la conversion totale lui fit expérimenter la toute-puissance de la grâce ; la splendeur de Jésus glorieux fascina pour toujours son regard et son cœur ; et la question du Seigneur : « Pourquoi me persécutes-tu ? » lui révéla que les chrétiens ne faisaient qu'un avec le Christ. Certes, cette vision de Damas n'explique pas toute la théologie de S. Paul : d'abord il a eu d'autres apparitions, et puis surtout la foi chrétienne a un fondement plus objectif. Mais ce récit des Actes nous aide merveilleusement à comprendre un élément fondamental de la vie chrétienne d'après S. Paul : la vie « dans le Christ Jésus ».

Nous sommes tellement habitués à cette expression que nous ne réalisons pas à quel point elle est originale. Les évangiles synoptiques ne la faisaient guère entrevoir. Mais S. Paul en fait un usage constant : on la trouve 164 fois dans ses lettres à propos des circonstances les plus variées. Ainsi par exemple,

« Paul a conscience d'être un *homme neuf* dans le Christ Jésus.
Il est *prisonnier* dans le Christ Jésus.
Il est *maître* dans le Christ Jésus.
Il est *faible*, ou *joyeux*, dans le Christ Jésus.
Il *engendre ses fils* dans le Christ Jésus.
Les chrétiens, qui *naissent* dans le Christ Jésus, sont *bébés, adolescents* dans le Christ Jésus.
Ils sont *mûrs, sages* et *prudents* dans le Christ Jésus.
Nous avons été *recréés, revivifiés, circoncis spirituellement* dans le Christ Jésus.
Nous avons été *marqués du sceau divin* dans le Christ Jésus.
Notre *foi*, notre *espérance*, notre *charité* est dans le Christ Jésus.
Notre *confiance* et notre *liberté* sont dans le Christ Jésus.
Nos morts sont *morts* dans le Christ Jésus.
Ils *ressusciteront* dans le Christ Jésus.
Toutes nos *relations* sont dans le Christ Jésus (frères.... époux).
Les *séparations sociales* n'ont pas de sens dans le Christ Jésus.
Nous sommes tous *construits ensemble, organisés* dans le Christ Jésus »[3].

On comprend que le P. Prat trouve que cette formule *In Christo Jesu* est « ce qu'il y a peut-être de plus personnel et de plus caractéristique dans la théologie de S. Paul »[4]. L'Apôtre veut dire par là que nous ne devons pas mener une vie religieuse et morale autonome, mais que nous devons participer à la vie même du Christ et ne faire plus qu'un avec lui pour aller au Père.

[2] Prat, t. I, 26e éd., p. 33.
[3] P. Monier, *La vie chrétienne d'après saint Paul*, p. 57.
[4] Prat, t. II, p. 22.

Cette idée paraît si importante à S. Paul qu'il l'exprime sous d'autres formes tout aussi neuves et tout aussi surprenantes.

C'est ainsi qu'il multiplie les formules qui font penser à la communication de vie qui résulte de *la greffe :* de même que le sauvageon est revitalisé par le greffon et produit, grâce à lui, des fruits savoureux, de même nous sommes transformés par l'infusion de la vie du Christ, et nous produisons, grâce à lui, des fruits divins. Comme nous sommes ici en plein mystère, et qu'une telle identité de vie est évidemment un fait unique dans l'histoire de l'humanité, la langue humaine n'y était pas préparée. S. Paul a donc dû créer « une longue série de mots étranges, dont la plupart ne peuvent se rendre dans une autre langue que par un barbarisme ou une périphrase... Tels sont : souffrir avec Jésus-Christ, être crucifié avec lui, mourir avec lui, être enseveli avec lui, ressusciter avec lui, vivre avec lui, être vivifié avec lui, partager sa forme, partager sa gloire, siéger avec lui, régner avec lui, être associé à sa forme, associé à sa vie, cohéritier »[5]. Citons au moins ce beau texte : « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Lorsque le Christ, votre vie, paraîtra au grand jour, alors vous aussi, vous paraîtrez au grand jour avec lui dans la gloire » (Col., III, 3, 4). Il est clair que cette identification du chrétien au Sauveur a son origine au Calvaire et se poursuit incessamment maintenant qu'il est au ciel. On s'explique donc très bien que les évangiles synoptiques ne l'aient pas spécialement envisagée sous cette forme.

Dans l'Epître aux Romains (XIII, 14), il a recours à la métaphore du *vêtement :* « Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ ». Nous devons nous pénétrer à tel point de la vie et des vertus de Jésus, que nous paraissions comme d'autres christs, aux regards extérieurs, sans doute, mais surtout aux yeux de Dieu.

Toutefois ses expressions les plus usuelles pour faire saisir notre appartenance au Christ se rattachent à l'analogie du *corps humain.* « Nos corps sont les membres du Christ » (I Cor., VI, 15) : « nous ne formons qu'un seul corps dans le Christ et nous sommes tous membres les uns des autres » (Rom., XII, 5). « C'est lui la tête du corps, c.-à-d. de l'Eglise » (Col., I, 18). « C'est de lui que le corps tout entier... tire cohésion et unité et, par l'activité régulière de chacun de ses organes, poursuit sa croissance pour s'élever dans la charité » (Eph., IV, 16).

Pour réaliser l'idée de S. Paul, il faut se rappeler que l'image du corps mystique est, elle aussi, une métaphore. Prise à la lettre, cette comparaison risque de paraître bizarre. Ne retenons que l'intention de l'Apôtre : de même que le corps humain est un ensemble d'organes différents animés par la même vie

[5] *Ibid.*, p. 20-21.

sous la dépendance de la tête, de même les chrétiens reçoivent toute leur vie de Jésus et sont unis entre eux comme le sont les membres d'un organisme. Dès qu'il s'agit d'exprimer les réalités spirituelles, il faut bien recourir à des images sensibles, quitte à les purifier et à les bien comprendre : c'est le cas ici. D'autant plus que cette métaphore comporte une leçon très élevée. On peut dire avec le P. de Jægher que Jésus aime tant son Père qu'il veut continuer de l'aimer sur terre au moyen des membres qu'il s'est incorporé :

« A chacun de nous, ses membres, il demande tout notre être, notre corps et notre âme avec toutes ses puissances, pour se les assimiler, se les approprier et vivre en eux sa vie d'amour envers son Père très aimé. Oh ! non, trente-trois ans ne lui suffisent pas. Il veut dans son amour inassouvi aimer encore, prier encore, souffrir encore. Il nous demande à chacun de nous une humanité de surcroît, selon la belle expression de Sœur Elisabeth de la Trinité... Notre vie à chacun de nous n'est pas seulement notre petite vie personnelle avec son étroit horizon, elle a une signification bien plus haute. Elle est et doit être avant tout et surtout la vie du Christ en nous, la continuation de la vie de Jésus. Magnifique idéal bien propre à transformer et à rendre sublime notre vie entière »[6].

II. — *Dans l'Esprit-Saint*

Une autre formule très fréquente en S. Paul est celle-ci : « dans l'Esprit-Saint ». Cette nouveauté ne doit pas nous surprendre davantage que la précédente : il a fallu la descente miraculeuse du Saint-Esprit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte, puis son action constante et multiforme aux origines de l'Eglise pour que les disciples de Jésus réalisent la merveille du Don promis par lui. S. Paul expérimenta à son tour cette présence et cette action du Saint-Esprit dans son âme. Aussi l'expression « dans l'Esprit-Saint » va-t-elle de pair avec la formule « dans le Christ Jésus », et beaucoup des opérations attribuées à Jésus le sont aussi au Saint-Esprit : « En effet la grâce, les charismes, la filiation adoptive, les bonnes œuvres, le salut, la gloire éternelle, en un mot toutes les manifestations de la vie divine sont rapportées tantôt au Christ, tantôt à l'Esprit »[7].

C'est donc que le chrétien n'a pas qu'un seul hôte divin dans son âme, c.-à-d. Jésus ressuscité présent par sa divinité et par l'action de son humanité ; il en a un second, tout aussi divin, tout aussi généreux en dons surnaturels, tout aussi tendrement uni à l'âme : c'est le Saint-Esprit. Pourquoi deux hôtes ? Seraient-ce deux symboles se référant à une personne identique, comme l'ont prétendus certains hérétiques ? Non : il s'agit bien de deux principes distincts, à savoir la deuxième et la troisième Personne de la Sainte Trinité. Et ne croyons pas que leur action soit exactement semblable, et donc que l'une des deux soit superflue : l'analyse des expressions de S. Paul nous prouve que le Christ et l'Esprit n'agissent pas de la même manière. Le Christ agit en tant que Tête, ou Chef de l'Eglise, et le Saint-Esprit en tant qu'âme que ce même Corps mystique.

« Ainsi, conclut le P. Prat, loin d'être une source d'obscurité, la compénétration active du Fils et du Saint-Esprit est pour nous un intense foyer de lumière. Grâce à elle nous comprenons mieux pourquoi le Christ devait ressusciter pour nous envoyer son Esprit et pour devenir lui-même Esprit vivifiant. Elle éclaire aussi la nature du Corps mystique, qui n'est pas une fiction, une simple métaphore, une pure entité morale, mais un composé de l'ordre surnaturel recevant l'influx vital à la fois de la tête, centre de l'organisme, et de l'âme, principe de vie » (T. II, p. 354-55).

De même que l'âme *vivifie* les membres du carps, de même le Saint-Esprit distribue les charismes, selon les besoins des membres du Corps mystique : « à l'un est donnée par l'Esprit une parole de Sagesse ; à l'autre c'est une parole de Science, de par ce même Esprit ; à un autre... c'est le don de guérir... à cet autre le don des miracles, à cet autre la prophétie, etc... » (I Cor., XII, 8-10).

De même que l'âme est un *principe d'unité,* ainsi l'Esprit-Saint : « Tous en effet, nous avons été baptisés en un seul Esprit pour ne former qu'un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres ; et nous avons tous été abreuvés du même Esprit » (I Cor., XII, 13).

De même que l'âme est l'aliment le plus précieux du composé humain, de même l'Esprit divin nous marque d'*un sceau,* à la manière d'un objet précieux réservé à son maître; il nous consacre comme d'autres Christs *(Christ = Oint),* à la manière d'une onction royale ou sacerdotale : « Celui qui nous affermit avec vous dans le Christ, Celui qui nous a oints, c'est Dieu, lui qui nous a aussi marqués de son sceau et qui a mis dans nos cœurs les arrhes de l'Esprit » (II Cor., I, 21-22).

Cette présence divine est tellement sainte que notre corps est *le temple* du Saint-Esprit : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, et qui vous vient de Dieu ? Et que vous ne vous appartenez plus ? » (I Cor., VI, 19).

Cette présence nous remplit de telle sorte que l'Apôtre ne sait comment rendre cette pénétration : il va jusqu'à dire que nous sommes plongés dans le Saint-Esprit, que nous le buvons : « Tous, en effet, nous avons été baptisés (mot-à-mot plongés) en un seul Esprit... et nous avons tous été abreuvés du même Esprit » (I Cor., XII, 13). Bien mieux, il considère cette fusion de notre âme et de l'Esprit divin comme si intime que souvent il est impossible de savoir s'il nous parle de notre esprit ou de l'Esprit divin : il veut sans doute exprimer par là avec quelle délicatesse, quelle souplesse, quelles attentions maternelles, le Saint-Esprit s'adapte à notre esprit pour l'éclairer, le guider, le pousser au bien, l'écarter du mal, l'aider à prier, lui donner des sentiments de fils à l'égard du Père céleste.

[6] *La vie d'identification au Christ Jésus,* 60e éd., p. 25-26.

[7] Prat, t. II, p. 352.

Il veut nous faire entendre que souvent nous méconnaissons l'action du Saint-Esprit dans nos âmes : nous croyons à une impulsion de la nature humaine, alors que c'est l'Esprit divin qui nous souffle cette inspiration généreuse, cette soif d'idéal, cet attrait pour la piété. Il nous couvre de sa tendresse, nous comble de ses biens et nous entraîne avec lui dans l'amour du Père et du Fils.

III. — *Mort et vie dans le Christ Jésus*

La vie chrétienne est donc une vie essentiellement surnaturelle. Cependant la doctrine de la grâce reste souvent lettre morte chez ceux qui la connaissent. La cause de cette scission entre la science et l'action est peut-être que la science est abstraite, impersonnelle, conçue en termes techniques et non vitaux. En S. Paul, ce n'est pas le cas : la doctrine de la grâce n'est pas exposée comme une théorie : elle jaillit de la vie, elle s'identifie avec la vie ; il est impossible à le lire de concevoir une vie chrétienne qui ne soit pas totalement surnaturelle.

Par suite, il est facile de comprendre comment la doctrine évangélique de renoncement et de plénitude [8] se retrouve parfaitement dans l'enseignement de S. Paul : c'est bien la même doctrine, mais envisagée sous l'angle de notre union à Jésus et à son Esprit.

L'Apôtre ne modifie nullement les sévères enseignements de Jésus sur la mort à soi-même, l'humilité, le *détachement universel.* Bien plus, il considère ce détachement comme tellement essentiel qu'il va de soi, dès qu'on se souvient de la sublimité de la vocation du chrétien : « Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à mener une vie digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés » (Eph., IV, 1). Dès qu'on est chrétien, la question ne se pose plus de savoir si on renoncera au monde : c'est fait, on est engagé une fois pour toutes :« Ceux qui appartiennent au Christ Jésus ont crucifié la chair, ses passions et ses convoitises » (Gal., V, 24). Il n'est même pas concevable qu'on veuille retourner en arrière, pas plus qu'un mort ne peut revenir à son état antérieur : « Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrions-nous encore ? », car par le baptême, nous sommes en principe morts au monde : « Ignoreriez-vous que nous tous, qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? » (Rom., VI, 2-3).

Nous devons donc imiter constamment tous les exemples d'abnégation et d'humilité que Jésus nous a donnés :

« Ne faites rien par esprit de rivalité ou de vaine gloire, mais estimez en toute humilité que les autres vous sont supérieurs. Ne recherchez pas chacun votre propre intérêt : pensez aussi à celui des autres. Ayez en vous les sentiments mêmes qui furent ceux du Christ Jésus. Lui qui était de condition divine, il ne crut pas garder jalousement son égalité avec Dieu : il s'anéantit lui-même au contraire, prenant la condition d'esclave et se faisant semblable aux hommes. Et quand il eut ainsi visiblement tous les dehors de l'homme, il s'abaissa lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil., II, 3-8. Trad. Osty).

Tous les vices doivent donc disparaître du milieu des chrétiens : « Faites donc mourir vos membres terrestres : fornications, impuretés, passions, mauvais désirs, ainsi que la cupidité, cette idolâtrie » (Col., III, 5). Il ne doit plus rien rester de mondain, de charnel, chez le disciple du Christ.

* *

Mais ce renoncement n'est nullement un appauvrissement ; nous retrouvons en S. Paul ce que nous avons vu dans l'Evangile : la mort est la *condition de la vie.* Il est remarquable que l'Apôtre a régulièrement le souci d'associer ces deux éléments, d'une manière peut-être encore plus frappante que dans l'Evangile. Ainsi le texte de Rom., VI, 2-3, que nous venons de citer, se continue par les versets suivants : « Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême qui nous plonge en sa mort, afin que, comme le Christ a été ressuscité des morts par la Gloire du Père, nous vivions, nous aussi, d'une vie nouvelle » (℣ 4), et il insiste sur cette idée (℣ 5-11). De même dans le fameux passage de l'épître aux Philippiens où il parle de l'obéissance de Jésus jusqu'à la mort de la croix, il ajoute immédiatement que « c'est pourquoi Dieu l'exalta souverainement et lui donna le Nom qui est au-dessus de tout nom, etc... » ; puis il invite les chrétiens à se bien conduire « dans un milieu pervers et dévoyé, où ils brillent comme des astres dans le monde » (℣ 15).

C'est que le renoncement au péché est un moyen indispensable pour avoir la vie divine : moyennant cette condition, nous sommes comblés des dons célestes plus encore que l'Evangile ne le laissait entrevoir : « Dieu nous a comblés dans le Christ Jésus de toutes les bénédictions spirituelles... c'est en lui que nous avons été choisis pour l'exaltation de sa gloire » (Eph., I, 3, 11, 12).

De son côté le Saint-Esprit nous embrase de sa charité, de cette charité dont I Cor., XIII contient l'éloge sublime ; il nous donne la vraie liberté (Gal., V, 18) et tous les fruits dont l'énumération sera l'objet d'une étude spéciale des théologiens : « Le fruit de l'Esprit, au contraire, c'est charité, joie, paix, longanimité, mansuétude, bonté, fidélité, douceur, tempérance » (Gal., V, 22-23).

Autrement dit, nous trouvons ici *l'explication profonde de la doctrine évangélique.* Nous avions bien vu dans l'Evangile que le chrétien, à la suite de son renoncement absolu, était récompensé par l'abondance des secours divins, mais nous ne pouvions saisir à quel point cette profusion nous pénétrait et nous transformait. Nous ne réalisions pas comment nous pouvions être fils de Dieu au sens propre — quoique analogique — tout en gardant notre nature humaine. Cette fois, nous le comprenons, dans la mesure où on peut comprendre le mystère... Nous savons que Jésus-Christ, le Fils naturel de Dieu, nous communique si réellement sa propre vie et son propre Esprit, que nous participons vraiment et non pas fictivement à sa filiation divine. Nous savons comment nous devenons fils de Dieu tout en restant des créatures.

Il suffit d'ailleurs de voir agir *S. Paul lui-même* pour être renseigné sur ce point. C'est un spectacle étonnant de constater combien l'humanité est restée intacte chez lui malgré l'emprise divine, — ou plutôt grâce à elle. Il

[8] Cf. *Ami* du 18 septembre, p. 310 sq.